

donnés ornés de leur *roupie*, nom donné communément aux caronoules, il n'y a plus qu'à leur laisser picorer leur nourriture aux champs. On leur donne un peu de grain, tous les soirs au retour du champ, afin de les habituer à revenir chaque soir à la basse-cour. Cela est important, car à cet âge, ce sont de beaux oiseaux qui tentent les voleurs, et il est souvent arrivé qu'un troupeau de dindons, habitués à se jucher, chaque soir, sur un arbre solitaire au milieu d'un champ, ont disparu, sans espoir de retour. Dressez un bon juchoir dans un coin abrité de la cour, dont les barres doivent toutes être à la même hauteur les unes que les autres, car si elles sont superposées, les dindons travailleront toujours à se mettre sur la plus haute, et une fois les plus forts placés sur celle-là, les autres sont forcés d'accepter celle de dessous, et reçoivent sur leur dos les déjections de ceux d'au-dessus. Le meilleur juchoir est une vieille roue de charrette plantée sur un piquet à six ou sept pieds du sol. Les dindons peuvent endurer beaucoup de froid. Mais, une fois les gelées de nuit arrivées, il faut les mettre dans un local fermé la nuit, car si on les laisse jucher dehors, à cette époque, ils se gèlent facilement les pattes.

ENGRAISSEMENT.—Le dindon n'aime pas la captivité et en souffre. Il est donc convenable de commencer l'engraissement de bonne heure, lorsqu'il peut encore aller au champ. On commence, pendant la première quinzaine de l'engraissement à leur donner, le soir, au retour du champ, une bonne ration de grain. Tous les grains leur conviennent, mais le blé-d'inde et l'orge sont préférables. Dans la seconde quinzaine, on leur donnera du grain soir et matin. Ensuite, on devra les mettre dans un local, où ils aient assez d'espace pour pouvoir vaquer aisément, et on leur donnera, le matin et le midi, une pâtée peu mouillée, de grain concassé et de moulée de blé-d'inde, ou d'orge, et le soir un repas de grain rond. Arrivés à un certain état d'embonpoint, les dindons ne profitent guère de ce qu'on leur donne en plus, et il vaut mieux les tuer. On applique quelquefois aux dindons, pour les engraisser la méthode employée pour les oies, qui consiste à les gaver, c'est-à-dire à leur entonner des pâtons d'une pâte préparée avec la moulée dont on fait la pâtée ordinaire. Cette pratique n'est guère suivie dans notre province, ni pour les oies, ni pour les dindons.

Nous pensons que ces quelques notes sur l'élevage des dindons, pourront servir à en rendre la pratique plus commune qu'elle ne l'est dans notre province.

J. C. CHAPUIS.

CORRESPONDANCE.

La poule Canadienne.

Monsieur le Rédacteur.—Je prends la liberté d'écrire pour vous demander si vous pourriez par l'entremise du *Journal d'Agriculture*, m'informer où je pourrais me procurer des volailles canadiennes pures. Ne serait-il pas temps de faire quelque chose en faveur de cet oiseau, lequel pour être dans la classe des petits, n'en joue pas moins un rôle précieux sur la ferme? C'est un de nos animaux domestiques qui s'en va disparaissant. Son défaut de taille, facile à améliorer, est pourtant bien compensé par sa rusticité, sa vivacité et autres qualités qu'on ne saurait trouver dans les espèces qui le remplacent aujourd'hui. Je suis bien prêt à tout faire pour le sauver et l'améliorer, mais avant tout, il me le faut le trouver. Ce que je regrette, c'est que je ne connais pas même les points qui le caractérisent.

Votre très humble serviteur,

Fas. L., Montréal.

La poule que notre correspondant appelle la poule canadienne, est la poule commune que l'on trouve dans les campagnes caquetant et picorant autour des bâtisses, vivant en plein air tout l'été, et ne coûtant rien ou à peu près rien à son propriétaire.

Pour satisfaire à la légitime demande qu'on nous fait de donner les points qui la caractérisent, nous ne pouvons mieux faire que de copier le portrait si bien tracé qu'en fait Leroy :

“ La race commune a sur toutes les autres l'avantage d'une acclimatation qui date de temps immémorial, la rusticité à l'épreuve de nos températures si brusquement variables, et elle possède au plus haut degré l'aptitude à chercher sa vie à la sueur de son bec, à se défendre et à se suffire à elle-même.”

“ Avec elle tout est profit pour la fermière : œufs, poulets sont une récolte qui ne réclame ni soin, ni perte de temps, ni dépense; c'est la race, qui est bonne pondeuse, est susceptible de couvrir à ses heures, bien que la couvaison ne soit pas sa qualité dominante. Dans la plupart des fermes, la poule, dont on n'a pas le loisir de se préoccuper, couve comme elle l'entend, abandonnée à elle-même, le plus souvent dans quelque coin ignoré ou inaccessible.”

“ Un beau jour, elle disparaît; vous la croyez perdue. Point. Trois semaines après, elle fait sa rentrée triomphale dans la cour, suivie de douze ou treize poussins qu'elle a fait éclore en secret et qu'elle veut élever en bonne mère, les menant aux bons endroits pour y gratter leur nourriture, attaquant avec une audace incroyable chiens, chats et tout ce qui lui porte ombrage.”

“ Le coq de cette race a la crête simple, droite, dentelée, presque aussi volumineuse que la crête du coq espagnol. La poule est douée d'une crête, simple également, le plus souvent pliée. Coq et poule sont à patte grise, lisse et nue.”

“ La livrée n'est pas uniforme; mais les sujets les plus remarquables sont les coqs à camail rouge-écaille ou jaune faible sur fond noir, les grandes plumes des ailes figurant à leur extrémité un triangle de nuance claire très régulier; les poules argentées, jaunes, rousses, à plumage crayonné, les plumes du camail de nuance plus claire.”

“ Les beaux types de la race commune sont de forte taille, élancés, de belle prestance, vifs, alertes, les coqs d'une livrée splendide, le camail étincelant de rouge-cuivre ou de reflets argentés, n'ayant rien à envier sous le rapport de l'élégance des formes et de la richesse de la livrée, aux plus beaux spécimens des autres races.”

C'est bien cela, n'est-ce pas, disons-nous à tous ceux qui ont vu nos beaux coqs canadiens. Mais, malheureusement, ce qui constitue aujourd'hui la race commune n'est pas cela. Il nous est arrivé ce que signale encore Leroy, en ces termes :

“ L'introduction maladroite à la ferme de races étrangères, prises sans discernement et convenant plus ou moins, la déplorable habitude qu'ont les fermiers de se défaire de leurs plus beaux sujets, ont abâtardi le type, amoindri et déformé la taille, à ce point que la poule commune n'existe plus, pour ainsi dire, dans nos campagnes, à l'état de race. Vous y voyez actuellement des poules de toutes les couleurs, de tous les formats : des cailloutés, des huppées, des pattues; à crête double, à crête triple, à crête frisée, à pattes jaunes, mauvais indice pour les gourmets. D'élégante qu'elle était, la taille s'est déformée, s'est épaissie.”

“ Si elles ont dégénéré au physique, les volailles communes ont dégénéré pareillement au moral; elles ont perdu de leurs habitudes vagabondes, de leurs aptitudes à se suffire sans aide, de leur appétit au glanage des graines perdues et à la chasse aux sauterelles, limaces, mollusques, vers de terre. La plupart ne s'éloignent pas de la cour.”

Maintenant, dans notre opinion, la vraie poule commune, telle que nous la connaissons a de grands défauts. Elle se suffit à elle-même, soit. Mais, pour ce faire, il faut qu'elle soit coureuse et elle l'est terriblement. Elle vit de peu, soit encore, mais aussi, elle a plus de carcasse que de chair, et laisse fort à désirer sous ce rapport. Elle est rustique, mais souvent, la misère qu'elle se donne rend sa chair coriace. Et puis, où la trouver pure, maintenant?